



World Library and Information Congress: 70th IFLA General Conference and Council

22-27 August 2004
Buenos Aires, Argentina

Programme: <http://www.ifla.org/IV/ifla70/prog04.htm>

Code Number: 124-F
Meeting: 123. Library History
Simultaneous Interpretation: -

De la France révolutionnaire à la Finlande en éveil : le désir de lire comme composante du discours sur les bibliothèques publiques durant les 18^e et 19^e siècles

Ilkka Mäkinen

Dr. Soc. Sc., Lecturer
Department of Information Studies
SF- 33014 University of Tampere
Finland
E-mail: ilkka.makinen@uta.fi

Introduction

L'alphabétisation qui équivaut à une habilité mécanique de lire n'est pas assez pour amener les gens à lire volontairement et régulièrement. Il est extrêmement difficile de forcer les gens à lire s'ils ne veulent pas le faire de leur propre chef. Un intérêt personnel pour la lecture est nécessaire. L'intérêt spontané pour la lecture, ou le désir de lire, est une construction sociale conditionnée historiquement et adoptée en premier lieu par les classes éduquées. Ma communication examinera la façon dont les gens éduqués, durant les 18^e et 19^e siècles, tournèrent leur attention sur la majorité non-éduquée et se demandèrent s'il existait chez eux un désir de lire potentiel. Valait-il la peine de leur prêter des livres par le biais des bibliothèques? Deux cas seront présentés. Le premier est décrit à l'aide de l'étude de Roger Chartier portant sur le questionnaire de l'abbé Grégoire, à l'époque de la Révolution française (dans les années 1790), qui a recueilli de l'information, entre autres, sur les habitudes de lecture et l'alphabétisation chez les paysans. La deuxième partie de l'article analyse un débat semblable quelques dizaines d'années plus tard en Finlande, alors encore un pays rural assez arriéré,

concernant l'existence du désir de lire dans les classes populaires finlandaises. Était-il possible, approprié et sans danger de le réveiller? Ce débat, qui semble perdurer à travers les décennies et les siècles est encore pertinent aujourd'hui pour les bibliothèques, et ce même dans un contexte historique différent.

L'homme moderne = L'homme qui lit

Les changements historiques dans les habitudes de lecture tels que définis par Rolf Engelsing (1970/1973) et Erich Schön (1987) peuvent être associés à la naissance de la notion d'homme moderne au début de l'époque moderne. L'homme moderne, en plus de posséder de nombreuses autres caractéristiques comme la rationalité et l'individualisme, peut aussi être défini comme un « homme qui lit », habité par le désir de lire, une notion pratiquement non-existante à l'époque pré-moderne. « Le désir de lire » doit être vu comme une construction sociale, conditionnée par l'histoire, et non pas comme une caractéristique intrinsèque de l'homme. Ce désir n'a pas touché immédiatement la majorité des gens, mais a progressé sur longue période de temps telle une maladie contagieuse, d'un pays à l'autre et d'un groupe d'individus à l'autre. Le but de cette communication est d'analyser les débats dans la presse finlandaise, autour de la moitié du 19^e siècle, questionnant l'existence d'un « désir de lire » dans les classes populaires finlandaises aussi réel que celui que l'on retrouvait déjà chez les classes éduquées. Mon propos est aussi de démontrer que ce débat n'était pas seulement un phénomène local, propre à la Finlande, mais qu'il faisait partie d'un mouvement s'étendant à une partie de l'Europe et éventuellement au reste du monde. L'histoire du « désir de lire » reste à écrire et j'espère que ma contribution sera un pas de plus dans cette direction.

Le concept du « désir de lire » se développe quand, en premier lieu dans les cours et les cercles académiques, les gens commencent à lire volontairement, pour leur propre plaisir. Le désir de lire se répand dans la classe moyenne européenne tout au long du 18^e siècle, et jusqu'à la fin du 19^e siècle, même dans la population rurale et la classe ouvrière urbaine. C'est une composante du processus de civilisation décrit par Norbert Elias (1982). Le mécanisme entier des désirs humains et de leur contrôle en est remodelé.

La nouvelle façon de lire, autonome, spontanée et de façon abondante, semble se propager à travers les frontières, sociales tout autant que géographiques. En quelques occasions, l'avancée du désir de lire semble si spectaculaire qu'elle cause de l'alarme dans les milieux officiels de la société. Ce fût particulièrement le cas en Allemagne, dans les dernières décennies du 18^e siècle. Un débat très animé eut lieu sur les dangers que cette vague de lecture effrénée pouvait causer à la société quand de nouveaux groupes sociaux (femmes, jeunes, classes populaires) commencent à lire de façon régulière et diligente. Le phénomène à son apogée est comparé à une maladie et affublé d'appellations alarmistes telles « Lesewut » (rage de lecture), « Lesesucht » (passion de lire), « Leserei » (boulimie de lecture); (pour plus de détails, voir König 1977 et Erning 1974, voir aussi Foucault 1988, p. 390-391 pour les expressions reflétant l'inquiétude des Français durant le 18^e siècle). Une controverse existe dans l'histoire de la littérature concernant la réalité factuelle du « Lesewut ». Certains croient que le débat de la fin du 18^e siècle n'était qu'un complot des réactionnaires pour remettre les classes populaires à leur place. (voir par exemple Schenda 1970, p. 59).

Les multiples appellations du « désir de lire »

Que l'on accepte le « Lesewut » comme un phénomène historique réel ou non, il n'y a aucun doute qu'il y ait un point commun dans tous ces débats, lamentations, etc. autour des nouvelles habitudes de lecture : à savoir la croyance qu'un nouveau désir de lecture était apparu spontanément dans de nouvelles couches de la population. Cette croyance voulait que les personnes non éduquées ne puissent contrôler ce désir puisque, jusqu'à cette époque, elles ne lisaient pas régulièrement et abondamment. La lecture n'était pas une activité normale pour ces groupes alors qu'elle semblait aller de soi pour un petit lot de personnes éduquées. Ce type de lecture, comme plusieurs autres comportements (par exemple : l'art de la conversation polie, des manières raffinées, etc.), supposait un certain contrôle de soi, un haut niveau d'éducation et une sorte d'individualité que les victimes de la rage de lecture n'étaient pas supposées posséder.

Les nouvelles habitudes de lecture ont, dans les ouvrages historiques, plusieurs appellations qui vont de certaines assez inoffensives, comme le nom allemand « Leselust » ou l'expression anglaise « reading habit », à certaines appellations clairement à consonance pathologique comme « Lesewut ». Sans la possibilité d'étudier les sources originales, il n'est pas toujours facile de décider si ces termes ont vraiment été utilisés dans le passé ou s'il s'agit de concepts développés par les chercheurs pour interpréter un phénomène décrit dans les sources. Le débat autour de l'expression allemande « Lesewut » est bien documenté et les termes mentionnés plus haut ont vraiment été utilisés. J'ai examiné plus attentivement les sources finlandaises et suédoises, où des termes semblables se retrouvent aussi (voir mon essai pour plus de détails : Mäkinen 1997). En Grande-Bretagne, la discussion concernant les dangers de la lecture ne semble pas avoir été aussi fervente qu'en Allemagne; conséquemment, il n'y eut pas de concrétisation de termes comparables aux expressions allemandes « Lesewut » ou « Leselust ». Par contre, là aussi l'augmentation du nombre de lecteurs était réelle, ou à tout le moins, était perçue comme un fait par les contemporains (cf. Black 1996, p. 41; Altick 1963, p. 67-77). Dans les ouvrages américains et anglais, les expressions suivantes ont été recensées : « reading habit » [habitudes de lecture] (Klancher 1987, p. 20; Altick 1963, p. 71), « relish for reading » [plaisir ou goût de lire] (Wiles 1976, voir aussi Gilmore 1989 p. 18), « popular interest in reading » [intérêt populaire pour la lecture] (Altick 1963, p. 72.), « reading as a necessity of life » [la lecture comme une nécessité vitale] (Gilmore 1989, p. 18); « an “insatiable thirst” for reading » [une soif insatiable pour la lecture] (Galbraith 1997, 26). Dans l'histoire des bibliothèques britanniques, le fait de lire pour le plaisir, selon son choix personnel, est souvent relié à « The Great Fiction Debate » [le grand débat sur la fiction] de la fin du 19^e siècle (voir Sturges & Barr 1992, Snape 1995). Dans la littérature critique française, on retrouve des expressions telles « le goût de la lecture » (Chartier 1986, Thiesse 1984), « l'appétit de lecture », « passionnés par la lecture », « soif d'instruction » (Chartier 1986).

Le concept du « désir de lire » s'est développé seulement quand la lecture s'est propagée plus largement dans la société en général et a touché de nouveaux groupes sociaux. C'est en premier lieu un concept didactique et analytique, utilisé avant tout pour décrire le comportement des autres et non le sien; lorsqu'il est utilisé, c'est avec honte. Le débat sur « le désir de lire » en Europe a pris place dans des conditions historiques, sociales et économiques changeantes. Dans bien des cas, la terminologie, et même les concepts utilisés, diffèrent tellement les uns des autres

que les contemporains, et même les observateurs d'aujourd'hui, ont peine à voir les interventions comme des illustrations du discours ambiant.

Le questionnaire de l'abbé Grégoire

Une étude importante sur le concept du « désir de lire » a été réalisée lors de la Révolution française, présentant des similarités frappantes avec un cas qui arriva un demi-siècle plus tard en Finlande que je décrirai en détails dans cette communication.

L'abbé Baptiste-Henri Grégoire (1750-1831), curé d'Embermesnil, puis évêque et député de l'Assemblée nationale, fut l'une des figures marquantes de la Révolution française. Avant même la Révolution, il était connu pour ses efforts afin d'instruire le peuple, comme par exemple : la fondation d'une bibliothèque pour ses paroissiens. En 1790, il distribua un questionnaire à travers la France comprenant des dizaines de questions sur le patois et les coutumes de la population rurale. Plus tard, il utilisa les réponses pour écrire un mémoire où il suggérait des moyens d'améliorer l'instruction populaire; même si ces suggestions ne paraissent pas aussi libérales de nos jours qu'elles l'étaient à cette époque. Par exemple, il proposait l'abolition des langues locales (comme le breton ou l'occitan) et l'adoption du français comme langue nationale en France. L'utilisation qu'il fit de ces réponses n'est cependant pas essentielle à notre propos. Roger Chartier a décrit et interprété dans un article (1986; traduction anglaise, 1988) le questionnaire de l'abbé Grégoire et les réponses apportées. Dans les faits, les réponses obtenues n'étaient pas nombreuses et parmi celles-ci seulement un quart (11 réponses) concernait le sujet qui nous intéresse. Malgré tout, il s'agit de la meilleure façon de se représenter le mode de pensée des gens il y a deux cent ans. Cependant, Chartier remarque que les phrases et images utilisées dans les réponses ne doivent pas être interprétées trop naïvement. Elles ne constituent pas une preuve objective des habitudes de lecture de la population rurale française durant les premières années de la Révolution puisque, au mieux, elles démontrent comment la population éduquée, (celle qui répondait au questionnaire de Grégoire), figurait pour elle-même et les autres le comportement des paysans (Chartier 1988, pp. 153-154). Il faut dire cependant que c'est justement ce qui nous intéresse ici.

Chartier a choisi certaines questions et réponses fournies à l'abbé pour un examen approfondi. L'une des plus intéressantes est la question numéro 36 :

Est-ce que les gens des campagnes ont un goût pour la lecture ?

Ce qui est important pour nous, c'est que Grégoire demande aux répondants d'évaluer l'état du « goût de la lecture » chez les simples habitants de la campagne. Cette question présuppose que les répondants eux-mêmes peuvent définir ce qu'est le goût pour la lecture et qu'ils savent comment étudier les gens de la campagne. Ce qui n'est pas un fait évident en soi puisque le goût de la lecture est un concept abstrait qui peut être observé seulement de façon indirecte, à partir du comportement des individus. En plus de la question portant sur le goût de la lecture, un autre point est particulièrement intéressant pour cet article; il s'agit d'une question complémentaire, à savoir si le prêtre local prête des livres aux paysans.

Selon Chartier, les réponses obtenues par Grégoire étaient parfois contradictoires. Tout d'abord,

il faut noter que les répondants pouvaient faire la distinction entre l'habilité mécanique ou instrumentale de lire, ou alphabétisation, et le désir de lire. Certaines réponses affirmaient que de parler d'un goût pour la lecture était « une trop grande ambition pour des gens qui ne savaient pas lire : “Ils baignaient encore, pour la plupart, dans la plus grande ignorance. Ne sachant pas lire, comment pouvaient-ils avoir le goût de la lecture” [...]; “Les gens des campagnes n'ont pas de goût pour la lecture puisqu'ils savent à peine lire” [...]; “Les trois-quarts des gens de la campagne ne savent pas lire, il serait inutile d'avoir des livres à leur prêter” [...]. ». Certains pensaient que la question était mal posée ou absurde; il semble que selon eux, les gens de la campagne ne pouvaient pas, par définition, posséder le désir de lire. Un répondant écrivait : « Les gens de la campagne n'ont pas de goût pour la lecture, *ignoti nulla cupido*. ». D'autres réponses sont révélatrices par leur brièveté : « Eh ! Comment pourraient-ils ? » (Chartier 1988, p. 153). Il semble donc qu'il était difficile de faire de la lecture un attribut s'appliquant aux gens peu éduqués des campagnes; ils n'avaient simplement pas de goût pour la lecture.

D'un autre côté, des symptômes visibles apparaissaient de l'émergence d'un goût pour la lecture dans la population rurale causé par la Révolution (Chartier 1988, p. 154). Ce n'était ni la première ni la dernière fois que des événements importants créaient un goût inégalé pour la lecture et une soif de nouvelles. C'était arrivé de façon spectaculaire en Allemagne avec la Réforme et son déluge de pamphlets religieux, même si des habitudes de lecture permanentes ne s'étaient pas développées pour autant, à part chez une petite portion de la bourgeoisie. Un phénomène semblable, sur une échelle plus modeste, se produirait aussi en Finlande, durant la Guerre de Crimée (1854-56), quand chacun voudrait lire sur la destruction des villes portuaires finlandaises par la marine britannique.

Une des réponses au questionnaire de Grégoire, affirmait que « Partout les gens commencent à lire; cette impulsion doit être encouragée. Dans les classes les plus ignorantes de la société, on peut trouver des hommes dignes de s'instruire qui ne demandent qu'à apprendre. Je sais que le peuple est plutôt apathique mais il l'est de moins en moins à chaque jour qui passe, et il recèle assez d'hommes avides d'instruction pour en donner le goût au reste du monde à plus ou moins long terme [...] ». Un autre répondant remarque « que depuis la Révolution, ils ont acquis un certain goût pour les écrits qui s'y rapporte ». Le changement, selon un autre répondant, a été rapide. Il a noté qu'avant la Révolution les gens ne lisaient pas du tout, mais que six mois plus tard « les gens des campagnes étaient dévorés d'enthousiasme pour la lecture. Ils connaissent leur constitution mieux que les gens de la ville qui méprisent les décrets. » (Chartier 1988, p. 155).

J'ai tiré de nombreux témoignages originaux de l'article de Chartier puisque, quand on les compare avec les témoignages et la correspondance tirés de la presse finlandaise quelques soixante ans plus tard, on retrouve des similarités frappantes, parfois presque littérales, comme si le discours qui s'était développé dans la France révolutionnaire en 1790 avait finalement trouvé sa voie dans les forêts lointaines de la Finlande. Les réponses au questionnaire de Grégoire et leur interprétation par Chartier sont pertinentes aussi car elles montrent que les gens éduqués commençaient à réaliser qu'il y avait potentiellement « un amour de la lecture », « un désir de lire » ou encore même « une soif d'instruction » cachés chez les gens simples des campagnes. Et ce désir ou cette soif pouvait, par des actions appropriées comme la création d'écoles ou de bibliothèques, être réveillé. Prendre pour acquis un tel désir était nouveau comme l'illustre

l'affirmation suivante : « La facilité avec laquelle un individu peut lire, le désir d'apprendre, le profit qu'un individu tire de ses lectures, est habituellement ce qui donne un goût pour la lecture et, aussitôt que les habitants de la campagne seront capables de jouir de ces avantages, je n'ai aucun doute qu'ils aimeront lire autant que les hommes policés » (Chartier 1988, p. 155-156).

La distinction traditionnelle entre ceux qui sont censés lire (les hommes policés) et ceux qui ne sont pas censés lire, a été ébranlée seulement après une restructuration en profondeur du discours dominant. Cette restructuration était nécessaire à la fois pour les élites et pour le peuple lui-même puisque dans l'ancienne représentation qu'il avait de lui-même, il n'était pas un lecteur. Le lecteur ainsi que le lectorat était une construction en devenir. Les nouveaux lecteurs devaient se bâtir un sens de leurs propres existences comme membres d'un public spécifique (sur la construction des nouveaux lecteurs et du lectorat, voir Klancher 1987, p. 33, 36-37, 44-45).

Lire en Finlande au début du 19e siècle

Même si la fin du 18^e siècle apparaît comme un point tournant dans l'histoire de la lecture chez les gens éduqués ou la classe moyenne urbaine, un long processus de maturation précède ce moment. Il s'est passé des dizaines et même une centaine d'années avant que les habitudes de lecture, le « désir de lire », n'atteignent les classes éduquées parlant le suédois en Finlande – soit moins de cinq pour cent de la population. En dépit de la distance géographique, ces classes suivaient assez fidèlement les courants continentaux, même pour les habitudes de lecture. Abonnements aux journaux, clubs de lecture, bibliothèques mobiles, romans publiés en feuilletons et autres établissements favorisant la lecture donnaient, à tout le moins aux « meilleures personnes », l'impression que l'habitude de lire faisait partie intégrante de leur nature, une caractéristique les distinguant de la populace. Mais pouvait-il y avoir un désir de lire chez le peuple? C'est bien plus tard que cette question est intervenue.

L'habilité mécanique de lire (mais pas nécessairement d'écrire) était assez commune en Finlande à partir du 18^e siècle puisque selon le point de vue luthérien, il était nécessaire que tous les chrétiens soient en mesure de lire la parole de Dieu. La capacité de lire était basée en grande partie sur l'instruction à la maison puisqu'il n'existait pas de système d'écoles primaires au pays avant les années 1860; et ce, même si des écoles de paroisse ou autres formes d'éducation primaire existaient ici et là. Le clergé contrôlait fréquemment la capacité de lire des gens et il était impossible, par exemple, de se marier sans savoir lire (presque tout ce que Johansson, 1981, dit à propos des méthodes et résultats de l'enseignement de la lecture en Suède s'applique aussi à la Finlande).

Il y avait peu d'occasions d'utiliser cette capacité de lire durement gagnée en dehors du contexte religieux où lire participait plus d'un rituel que d'une recherche d'information ou de plaisir. En un sens, c'est le renouveau piétiste au tournant du 19^e siècle, qui le premier a amené les gens du peuple à lire dans le but de comprendre, le tout restant cependant limité au domaine religieux. Il semble qu'il y eut aussi des cas d'intérêt spontané pour la lecture dans les classes populaires. Par exemple chez celui qui deviendrait plus tard philologue et compilerait le poème épique *Kalevala*, Elias Lönnrot, fils d'un pauvre tailleur de village, qui démontra dès sa jeunesse un irrésistible besoin de lire. Un autre phénomène intéressant fut la traduction, par les membres d'une secte religieuse de l'ouest du pays, de livres religieux et même de livres avec des sujets matérialistes

du suédois et de l'allemand vers le finlandais; ils firent ensuite circuler ces livres entre eux sous forme de manuscrits. Ce groupe, actif à la fin du 18^e siècle et au début du 19^e siècle, a été nommé plus tard « Ostrobothnian Mystics » par les historiens. Mais en tout et pour tout, lire pour des fins autres que religieuses était extrêmement rare pour les classes populaires. La nature répétitive et rituelle de la lecture était considérée naturelle pour les gens du commun. Ils ne possédaient pas de considérable « désir de lire » tel qu'on l'entend au sens moderne.

Impasse dans l'éducation populaire

Laisser l'individu commun lire librement était perçu comme dangereux. Les gens éduqués avaient toujours derrière l'esprit la crainte de la rage de lire ou *Lesewut* comme les Allemands l'appelaient. Même si les gens éduqués de Finlande ne l'avaient pas connue sous ces pires formes, ils étaient conscients de son danger et avaient entendu et lu à son sujet.

Durant les années 1840, le retard dans la situation de l'éducation en Finlande devint de plus en plus évident au fur et à mesure que l'idée de l'éducation de masse devenait universelle dans le monde occidental. Il y eut des débats très animés sur les questions d'éducation dans la presse finlandaise dans les années 1840. L'idée d'une école élémentaire financée par les fonds publics était généralement acceptée en Finlande, mais on pensait qu'elle était impossible à réaliser pour des motifs économiques. Le milieu du siècle semble avoir été le point tournant à cet égard. Le gouvernement (Le Sénat du Grand-Duché) nomma un comité pour planifier un système réalisable d'éducation pour la masse. Les recommandations de ce comité étaient conservatrices, mais l'acte de créer un comité était symbolique en lui-même.

Sur le principe, la discussion sur l'éducation de masse fut gagnée par ceux qui prônaient l'éducation universelle de la masse. Il s'agissait d'ailleurs d'un phénomène international. Un groupe d'universitaires américains a fait de larges comparaisons au plan international sur la façon dont l'éducation de masse s'est répandue dans le monde occidental. John Boli (1989) situe la phase décisive au tournant du 19^e siècle. Par la suite, ce fût simplement d'une question d'application et d'acceptation graduelle du principe. Dans sa monographie sur la naissance en Suède de l'éducation de masse, la « folkskola », Boli interprète la naissance de l'éducation de masse universelle comme une création rituelle du citoyen moderne. Les changements institutionnels dans les sociétés occidentales à l'époque moderne exigeaient un individu moderne et libre ou un citoyen. Les citoyens modernes étaient habituellement créés sur les bancs de l'école primaire. L'émergence de la « folkskola » ou éducation de masse était le résultat d'un impératif social et non pas opérationnel. (comme par exemple la demande pour une force de travail qualifiée). (Boli, 1989, p. 35-59, voir plus particulièrement p. 47; voir aussi la préface de J.W. Meyer dans Boli, 1989). Le même cas se retrouve en Finlande où l'idée d'une éducation de masse universelle est acceptée comme principe au milieu du 19^e siècle. La Finlande suivait le courant général, même si elle était à la remorque de la Suède de par sa position politique.

Au début du 19^e siècle, quelques romantiques s'opposent encore à l'éducation de masse et à l'instruction populaire par crainte de dévoyer la nature pure de la population rurale. Mais après les années 1840, pratiquement personne en Finlande ne contredit publiquement le principe de l'éducation de masse. Ceux qui s'y opposent le font sur des questions pratiques. Les supposés effets secondaires négatifs de l'éducation de masse étaient aussi mis de l'avant régulièrement,

comme par exemple : l'éloignement des enfants de leur foyer.

Il y eut de grands débats sur les pour et les contre de l'éducation de masse dans la presse finlandaise au début des années 1840. Lors de ces débats, il devint clair que l'idée de l'éducation de masse était généralement acceptée. Il est ironique de penser que ce qui lança le débat fût la remarque désinvolte d'un prêtre, P.U.F. Sadelin, qui resta dans l'histoire des bibliothèques finlandaises comme le fondateur de l'une des premières bibliothèques paroissiales ou municipales. Dans un article de journal (1840) il remarqua sans vergogne qu'il n'y avait aucun besoin et qui plus est qu'il ne devrait pas y avoir de système général d'écoles primaires ou de « folkskola » en Finlande. En fait, il ne s'opposait pas à l'instruction publique en tant que telle mais craignait que l'école primaire projetée ne soit semblable à la traditionnelle école de grammaire où le Latin était enseigné aux futurs prêtres et servants civils. Cela montre que la nature de l'éducation de masse n'était pas claire à ce moment, tout autant que la nature des bibliothèques, pour le commun du peuple. De toute manière, Sadelin et ses disciples se voyaient féroceement opposés par des esprits plus libéraux. (Sur Sadelin et le débat, voir Mäkinen, 2000).

Le débat, au début des années 1840, prouvait que l'éducation de masse et l'instruction publique occupaient toutes deux la première place sur la scène publique; elles étaient considérées comme légitimes et nécessaires – s'y opposer était considéré au mieux comme de mauvais goût – , cependant rien ne bougea durant la décennie, pas même du côté des instances de décisions politiques. Il y eut plusieurs projets individuels menés par des individus enthousiastes mais, comparativement à la taille de la population, ils étaient négligeables. Pourquoi n'y eu-t-il pas de tournant décisif semblable à celui des règlements suédois sur les écoles primaires ou de la « folkskola » en 1842? On peut pointer du doigt des explications politiques, idéologiques et structurelles variées pour cette stagnation, mais aucune ne semble seule responsable.

Avant la moitié du 19^e siècle, il y eut une cinquantaine de projets de bibliothèques – la plupart de courte durée – en Finlande; ce qui n'était pas beaucoup pour un pays de plus de 1.5 millions d'habitants. Il n'y eut pas de vrai envol pour les bibliothèques ou l'instruction publique en général. Pourquoi? On pourrait penser que la censure et le système réactionnaire en général aient été responsables. La Finlande était un Grand-Duché à l'époque, gouverné par le Tsar réactionnaire Nicolas I (1796-1855). Mais d'un autre côté, il n'y a aucune preuve que les autorités se soient opposées, par exemple, aux bibliothèques paroissiales. Le Bureau des censeurs, qui contrôlait l'édition, les librairies et les bibliothèques en Finlande, ne refusa aucune application pour établir une bibliothèque pour les gens du peuple et ne pourchassa pas les bibliothèques qui n'avaient pas appliqué pour un permis; même si plusieurs de ces bibliothèques étaient mentionnées dans les journaux. Un autre argument pourrait être l'état moribond de la langue finlandaise : il n'y avait pas assez de littérature finlandaise pour remplir les bibliothèques. En un sens, c'est vrai, mais d'un autre côté il y avait de la littérature suédoise de tous les genres en abondance et, malgré tout, il n'y eut pas plus d'une ou deux bibliothèques pour la population rurale de langue suédoise avant le milieu des années 1840.

Il semble que c'était tout autant la manière de percevoir le phénomène de la lecture chez le peuple qui bloquait le chemin que les obstacles matériels. Il n'y avait pas les principes de bases nécessaires pour justifier des habitudes de lecture plus répandues chez la population non éduquée. Premièrement, il y avait une lacune chez les gens éduqués, occupant des postes clés, qui ne

promouvaient pas la lecture et les bibliothèques : ils ne pouvaient admettre l'existence d'un désir de lire personnel, autonome et concret chez le peuple – ou du moins, ils ne le trouvaient pas convenable. Peu d'individus, peu importe leur libéralisme, considéraient possible ou opportun pour l'homme commun de lire aussi couramment, par exemple les nouvelles, que les gens éduqués le faisaient. Deuxièmement, il y avait aussi une lacune au sein du peuple lui-même qui ne se reconnaissait pas à lui-même un désir concret de lire.

Les façons convenues d'envisager l'instruction populaire dans les années 1840 ne favorisaient pas l'implantation de vastes campagnes pour les bibliothèques ou l'instruction populaire en général. Il y avait des blocages dans le discours contre la faisabilité de l'éducation de masse, ou la possibilité de développer un large bassin de bibliothèques pour le peuple, non seulement sur le principe, mais sur la pratique. Ceux qui se faisaient l'avocat des écoles primaires étaient convaincants en principe seulement, pas en pratique. Et cela s'appliquait aussi à la question de l'établissement de bibliothèques pour le peuple : dans la discussion des années 1840, à la fois dans la presse dominante en langue suédoise et dans la presse en langue finlandaise, émergente mais fragile, peu de gens s'y opposait. Il n'y avait pas d'opposition active donc, mais pas de support inconditionnel non plus.

La crainte des effets secondaires de la lecture et les raisons pratiques étaient mis de l'avant comme obstacles. Les principaux arguments étaient la pauvreté de la population et le manque de temps pour lire chez le peuple. C'était un débat de type « oui, mais ». Ce phénomène peut s'expliquer en partie par un souci, transparent ou dissimulé, de protéger des intérêts sociaux ou économiques ; mais cela ne peut tout justifier.

Passer à travers la crise et changer le discours ambiant

À la fin des années 1840, l'état de la censure en Finlande se resserre en réponse à l'anxiété croissante du gouvernement russe face aux mouvements révolutionnaires en Europe. Des journaux progressistes sont interdits, des clubs et sociétés sont mis sous contrôle strict. La mesure la plus drastique est le décret de 1850 signé par le Tsar qui bannît toute publication en langue finlandaise autre que celle ayant un caractère religieux ou économique. Les autorités craignaient que la traduction de romans radicaux français en Finlandais contamine le peuple avec des idées révolutionnaires. La peur des effets incontrôlés de la lecture était ainsi visible derrière les manœuvres politiques. En réponse à cette atmosphère répressive, le niveau des débats dans la presse décline. Il n'y eut pas place pour une confrontation réelle entre les progressistes et les réactionnaires.

Mais il n'y a pas que le Tsar et les hauts fonctionnaires qui aient favorisé l'impasse. Un écart existait entre les générations qui devint évident quand de jeunes prêtres, en faveur des écoles du dimanche et des bibliothèques, quittèrent l'université pour entrer en fonction dans leur premier poste à la campagne; ils y rencontrèrent leurs collègues plus âgés et désillusionnés. Tous le monde était d'accord sur le principe que les écoles et les bibliothèques étaient une bonne chose, mais les conservateurs présentaient tellement d'obstacles pratiques qu'il semblait inutile d'essayer même de les établir. Ces arguments pratiques auraient pu être renversés facilement par des exemples concrets de projets couronnés de succès, mais les rapports de ces projets étaient publiés dans des journaux mineurs de langue finlandaise et n'atteignaient pas les classes

éduquées qui parlaient le suédois. Il y a des indices clairs, par exemple dans la correspondance privée, que le besoin de relancer le débat se faisait sentir dans les journaux proéminents.

Un exemple éclairant est la lettre écrite en 1849 par un jeune clergyman de la campagne à un collègue d'Helsinki, la capitale : « Vous qui en êtes capable, devriez écrire un article dans un de nos journaux de langue suédoise (puisque ceux de langue finlandaise sont encore, j'ai honte de l'avouer, moins avidement et universellement lus) où, pour le bénéfice d'instruire les enseignants de paroisse [prêtres] qui ne connaissent rien et ont peu de foi, vous pourriez prouver clairement 1° que l'école du dimanche n'est pas nuisible, aussi sûrement que la chrétienté n'est pas nuisible, mais amène le bien, et que n'importe quel prêtre qui prétend le contraire souffre de glaucome spirituel, de plus 2° que de telles écoles peuvent être établies dans toutes les paroisses de notre pays, à l'exception de Lapland, et sinon dans tous les villages, du moins dans la plupart des villages, et que le pasteur qui ne veut pas établir d'école du dimanche pour des raisons locales, est un prêtre seulement de nom et se préoccupe seulement de son intérêt personnel et non de celui de ses paroissiens. » (ÅAB Handsskriftsavelning, Diverse Brev 7 Beyrath, Clas Gustaf (sannolikt) till August Cygnaeus, Leppävirta den 14de Maj 1849.). C'est autour de la moitié du siècle que le discours ambiant entourant l'instruction publique en Finlande changea. Un tournant décisif se fit chez les autorités en 1856 quand le Tsar Alexandre II, qui était un esprit libéral, monta sur le trône durant les derniers mois de la Guerre de Crimée et proposa un programme complet de réforme pour le grand-duché, incluant l'établissement d'un système d'écoles primaires. Mais ce virage réformiste avait été annoncé au moins cinq ans plus tôt par les débats dans la presse. Le débat sur l'éducation populaire s'était animé en 1849, même sous la pire période de resserrement de la censure. Il y eut des articles progressistes au caractère provocateur qui créèrent un affrontement réel.

« *Le désir de lire dans les campagnes* »

J'ai sélectionné l'un des journaux de langue suédoise parmi les plus populaires et les plus proéminents, « Helsingfors Tidningar » [ou Nouvelles d'Helsinki, abrev. HT], comme exemple concret de mon propos. Avec ses 1200 copies de circulation, il s'agissait du second plus important journal du pays. Les journaux de langue finlandaise étaient lilliputiens en comparaison. L'objectif de ce journal était d'abord et avant tout d'être lu par tous et non d'être affilié à un parti ou un groupe. Il a même été critiqué pour son manque de profondeur ou de ligne d'action, mais son manque de coloration politique était expliqué en partie par la prudence dont il devait faire preuve face à la censure. L'éditeur, Zacharias Topelius, qui deviendrait plus tard un écrivain connu, était évidemment pro-réformiste et voulait avoir une certaine part de matériel progressiste dans son journal pour montrer où le journal se situait.

Quelques-uns de ces articles progressistes furent écrits par un jeune étudiant de l'Université d'Helsinki, H. A. Reinholm (qui fût connu plus tard en premier lieu pour ses collections de folklore). Son premier article en février 1850 est un bon exemple du nouveau discours ambiant. Le titre en est très révélateur : « Läslusten i Landsorten » [Le désir de lire dans les campagnes] (HT 12/9.2.1850).

Au début de cet article, Reinholm présente les arguments qu'il veut réfuter. Il demande pourquoi, en dépit des efforts des journaux progressistes pour démontrer la nécessité des écoles

du dimanche et des bibliothèques paroissiales, celles-ci sont encore si peu nombreuses. La raison, croit-il, est que la conviction de leur utilité n'a pas été établie pour toute la population. Même si personne n'ose publiquement s'opposer à la cause de l'éducation publique, l'indifférence qui règne est néanmoins une indication claire de l'attitude générale. En premier lieu, il met de côté le vieil argument concernant la supposée « semi-éducation » qui guette les paysans bénéficiant d'une certaine scolarité.

Reinholm continue son attaque en affirmant que l'importance de l'éducation populaire a été acceptée; les arguments contre se fondent seulement sur des raisons pratiques. Certains affirment que les prêtres ont trop de tâches cléricales et administratives et qu'ils n'ont pas de temps pour les écoles. Ou encore : « les écoles paroissiales sont impossibles à mettre en pratique »; et aussi : « le commun du peuple n'a pas d'intérêt ou de désir pour de telles choses ». Reinholm réfute un à un les arguments qu'il nomme. Selon lui, la vraie vocation des prêtres comprend l'instruction des paroissiens et leur ennoblissement spirituel, les tâches cléricales sont secondaires. En utilisant le matériel moderne, le prêtre doit non seulement enseigner à ses paroissiens, il doit aussi susciter chez ceux-ci un désir d'apprendre par eux-mêmes. Et cela, il peut le faire par l'acquisition de livres pertinents. Dès que l'école paroissiale est mise en place convenablement, il ne reste qu'à avoir une sélection de livre parmi laquelle tout un chacun peut faire son choix. Reinholm décrit ensuite la nécessité des écoles paroissiales et le besoin et profit d'avoir une bibliothèque complémentaire à ces écoles. Faire preuve de scepticisme en ce qui concerne le désir d'éducation chez le peuple est sans fondements, et le journaliste cite une lettre provenant de la campagne pour le prouver. Dans un coin éloigné du pays, une bibliothèque paroissiale a été fondée par un prêtre et, selon la lettre, il y avait un très grand désir de lire [läslust] chez les paroissiens en dépit de cette sombre saison de l'année. En effet, tous les livres étaient empruntés pour la période de Noël.

L'expression « désir de lire » [läslust] avait été utilisée auparavant dans la presse en langue suédoise, mais jamais avec autant d'emphase que dans cet article où elle apparaît, ainsi que ses synonymes, à maintes reprises.

Cet article suppose qu'il y a un désir de lecture latent chez le peuple, un désir qui peut être réveillé. L'existence de ce désir étant une preuve que le peuple – même ceux parlant uniquement le finlandais – était capable des mêmes fonctions intellectuelles que les classes éduquées qui parlaient le suédois. (Il est important de rappeler que les distinctions de classe n'étaient pas basées entièrement sur la langue puisqu'il y avait une portion considérable au pays de la population rurale qui parlait suédois et qui occupait plus ou moins la même position sociale que la majorité parlant le finlandais). Selon Reinholm, l'éveil du désir de lire ou d'apprendre était un devoir professionnel et moral pour un prêtre puisqu'il était le seul représentant de l'autorité en charge de l'éducation dans la paroisse. Les prêtres de paroisse étaient souvent appelés « enseignants ».

Le désir de lire et la bibliothèque

Le fait que le « désir de lire » apparaisse en lien avec les bibliothèques paroissiales est particulièrement important. Ce lien allait devenir un aspect régulier du discours sur la lecture pour les décades à venir. Le « désir de lire » est un concept abstrait qui ne peut être mesuré de

façon perceptive. Il faut avoir des indicateurs concrets. La fréquence d'utilisation de la bibliothèque paroissiale pouvant être l'indicateur principal du degré collectif du « désir de lire » dans une paroisse ou un village. L'article de Reinholm décrit en un sens une méthode pour identifier et évaluer le désir de lire. Son article était le premier d'une série d'articles continus, de « lettres de la campagne », rapportant la situation à travers le pays du « désir de lire » chez le peuple. Le « désir de lire » ou son pendant plus rationnel mais aussi plus conformiste, le « désir de connaissance », devinrent des outils pour les avocats de l'éducation populaire et les nationalistes finlandais.

Avec l'article de Reinholm, le concept du « désir de lire » du peuple, du moins en langue suédoise, se vit établi dans le discours progressiste, mais tout aussi important était son introduction dans la presse de langue finlandaise. Le concept lui-même était connu auparavant, mais sous une forme manquant de simplicité et d'accessibilité. Un enthousiaste de la langue finlandaise et un créateur assidu de nouveaux mots pour la littérature finlandaise en émergence, Wolmar Schildt, connu sous son nom de plume Kilpinen [du Finlandais « kilpi » et du Suédois « sköld » = bouclier], avait inventé une forme abrégée du concept dès 1845 : « lukuhalu » (littéralement « désir de lire »). Cependant, il semble que le concept ne fût utilisé largement qu'après l'article de Reinholm.

Un pas important dans l'introduction de l'expression, à la fois en suédois et en finlandais, et dans la consolidation du concept lui-même dans l'esprit du public, fut le court mais instructif compte-rendu sur la première bibliothèque pour soldats en Finlande; un événement précoce même sur le plan international. Plusieurs sociétés de lecture existaient déjà depuis les années 1830 chez les officiers de la petite armée finlandaise, une unité distincte dans l'armée impériale. Mais à la fin de l'année 1849, un nouveau type de bibliothèque était établi pour les hommes enrôlés et les officiers qui n'étaient pas commissionnés dans le Bataillon des grenadiers tireurs d'élite stationné à Turku. Le compte-rendu fut d'abord publié simultanément en 1851 dans deux journaux de Turku, l'un suédois, l'autre finlandais. Les deux versions incluaient une phrase évaluant le « désir de lire » chez les soldats et la formulation elle-même indiquait qu'il y avait un débat public en cours sur le « désir de lire » dans la presse : « Concernant le désir de lire parmi les hommes, il faut noter que...[etc.] ». Les bénéfices retirés de la bibliothèque pouvaient être perçus dans les manières plus raffinées des hommes. (Sanomia Turusta 4/1.4.1851, p. 55-56. Åbo Underrättelser 1.5.1851.)

Mais il y eut encore plus, en quelques jours le compte-rendu commença à circuler largement à la fois dans la presse de langue suédoise et de langue finlandaise. Presque tous les journaux publiés en Finlande publièrent le compte-rendu soit sous sa forme originale, soit sous forme d'extraits. Habituellement, il était publié de concert avec un autre compte-rendu sur une bibliothèque située dans un coin différent du pays (Hollola) (premièrement dans Borgå Tidning 25/29.3.1851). Cet autre compte-rendu incluait une phrase qui allait servir de modèle pour les centaines de « rapports sur les bibliothèques » à venir dans les décennies suivantes : « Le désir de lire semble augmenter... ».

La phrase « désir de lire augmentant/diminuant » devint une expression standard, tout particulièrement dans ces « lettres de la campagne » typiques des journaux finlandais durant la dernière partie du 19^e siècle. Le niveau du désir de lire agissait comme un thermomètre montrant le degré d'éducation d'un village ou d'une paroisse. Les « lettres de la campagne » étaient

comme un flot continu de réponses à l'enquête de l'abbé Grégoire. Un des journaux les plus respecté, Suometar [La jeune fille de Finlande], publia même une série de questions auxquelles les « lettres de la campagne » devaient répondre, incluant des questions qui concernaient les bibliothèques paroissiales, les écoles et le niveau d'alphabétisation (Suometar 2/14.1.1853).

Conclusion : Le désir de lire jusqu'à aujourd'hui

Jusqu'à nos jours, les bibliothèques populaires, ou bibliothèques publiques, ont été étroitement accolées au « désir de lire ». La lecture est une caractéristique de l'homme moderne et la bibliothèque publique a été l'institution par excellence des sociétés libres et démocratiques, de concert avec l'éducation de masse. Jusqu'à présent, les habitudes de lecture spontanées et volontaires, et le désir de lire, ont gagné toujours plus de terrain.

Cela ne se fit pas sans heurts cependant. En Finlande, la période durant laquelle le but principal était d'éveiller un « désir de lire » dans la masse a été de courte durée. Bientôt la crainte des habitudes de lecture incontrôlées refit surface. La censure de l'état avait été pratiquement abandonnée, les statistiques des imprimeries augmentaient et l'homme du peuple fit connaissance avec le marché commercial du livre. Les nationalistes sérieux opposaient au simple « désir de lire », un « désir de connaissance » plus rationnel. Les lectures frivoles ne devaient pas ternir la brillante façade de « l'éveil national » et de l'instruction populaire. Bien sûr, il s'agissait d'une bataille sans espoir puisque la liberté de presse était sans limites. Mais à tout le moins, les institutions officielles, telles les écoles primaires et les bibliothèques publiques, étaient préservées autant que possible du matériel de lecture de pauvre qualité.

Les mêmes inquiétudes furent bien sûr ressenties dans d'autres pays quand l'éducation de masse devint généralisée et que le peuple fût attiré par le marché commercial du livre. Ce fait devint réalité pour la majorité, lors des dernières décennies du 19^e siècle (en qui concerne la France : Discours sur la lecture (1989) et Thiesse 1984). Depuis, la lecture comme passe-temps populaire et moyen d'apprentissage autonome a progressé partout dans le monde, particulièrement dans les pays industrialisés. Son expansion sembla sans limites jusque dans les années 1960 lors de l'invasion des nouveaux médias. La lecture de textes imprimés semblait menacée à l'époque post-moderne, mais on doit considérer le phénomène sans être influencé par le nouveau contexte médiatique. Il semble qu'il n'y ait pas de fin au « désir de lire ou d'être en contact avec les nouveaux médias ».

juillet 28, 2004